

PERPUSTAKAAN NASIONAL

PERPUSTAKAAN NASIONAL

SOUVENIRS

DES

INDES ORIENTALES

Paris.—Imprimé par E. Thunot et Cᵉ, rue Racine, 26.

XXII, 155

ÉPISODES

DE

MA VIE MILITAIRE

AUX INDES ORIENTALES

(JAVA ET SUMATRA)

PAR

J. J. COENRAETS

PARIS

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

—

1859

BAT. GENOOTSCHAP VAN K.E.N.W.

Item ID: 1010231237

PERPUSTAKAAN NASIONAL RI.

Tanggal	: 1 Maret 2012
No. Induk	: 19637/PN-MUSEUM/'12
BIB - ID	: 1070 82 60
Beli / Hadiah	: Ex. Museum

INTRODUCTION.

Aujourd'hui que les reflets des pays lointains sont venus nous émouvoir avec les échos des guerres de Crimée, des Indes, de la Chine, etc., nous sommes avides d'apprendre sur ces pays nouveaux et pleins d'intérêt tout ce qui peut nous initier à leurs mœurs si peu semblables aux nôtres, à leurs croyances et à leur histoire. Racontés par les hardis voyageurs, qui les premiers se sont jetés à l'aventure au milieu de peuplades presque sauvages, en missionnaires de la civilisation, ces récits ont toujours présenté de grands attraits; aussi nous avons pensé qu'on ferait bon accueil à ce petit opuscule écrit par un homme qui, pendant onze années, a habité les îles de la Sonde, Java, Sumatra, Célèbes et les Moluques, et qui, pendant tout ce temps, s'est trouvé par ses courses dans l'intérieur du pays, par sa vie avec les indigènes parfaitement initié aux usages, aux mœurs et à la vie intime des peuplades de la Malaisie, dont il parle parfaitement la langue.

Si cet essai réussit à initier le lecteur et à lui faire

PERPUSTAKAAN NASIONAL

partager tout l'intérêt qu'il a trouvé lui-même dans ses voyages, il se propose de revenir plus tard sur les souvenirs que lui ont laissés ce pays et ce peuple étrange, jusqu'à ce jour si peu connus; ces souvenirs de voyages plus détaillés, plus amples, plus larges, offriront un intérêt qui sera justifié par la véracité des récits et la scrupuleuse exactitude des descriptions.

Plusieurs aventures personnelles à l'auteur, et arrivées pendant ses voyages dans l'Amérique du Sud, aux États-Unis, aux îles Sandwich et dans la Chine, trouveront place dans ce prochain ouvrage et lui donneront, en dramatisant le récit, un intérêt plus vif et plus piquant.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

INSURRECTION

DU SULTAN RADJA BATIPO D'AGAM (SUMATRA).

I

LA CONSPIRATION.

—

La côte occidentale de Sumatra présente, à l'Européen qui vient de faire un long voyage sur mer, la vue la plus splendidement pittoresque, la plus imposante et la plus nouvelle que l'on puisse imaginer. Figurez-vous une plage longue et sablonneuse, séparée par une étroite bande de terre boisée d'un amas de hautes montagnes qui s'étendent jusqu'aux dernières limites de l'horizon. Ces montagnes sont couvertes, de leur base à leur sommet, d'une végétation luxuriante sur laquelle se détachent vigou-

PERPUSTAKAAN NASIONAL

reusement, de distance en distance, des pointes coniques, arides, complétement nues et dépouillées, qui rompent d'une façon brusque et imprévue la ligne harmonieuse de sombre verdure qui tranche elle-même sur le bleu profond du ciel; de longues colonnes de fumée sortant en légers tourbillons de tous ces cratères, ajoutent un élément étrange à ce paysage tout à fait inconnu en Europe, et dont l'aspect est peut-être unique au monde.

Quelques-uns de ces pics les plus élevés ont des noms qui ne sont pas absolument inconnus; ainsi, vers le nord, on aperçoit l'Ophir qui a 16,000 pieds de haut, et un peu plus près de la mer le Singalen; tous deux sont des volcans éteints, dont les cratères sont remplis d'eau. Mais l'Indra-Poera qui s'élève à 13,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, le Mérapi, le Moeroe qui ont chacun 10,000 pieds, et presque tous les autres pics, sont des volcans en éruption continuelle.

A mesure qu'on approche du rivage, la vue est arrêtée par d'immenses forêts de cocotiers, dont les massifs d'un vert clair et argentin sont renvoyés par les fonds noirs de la montagne comme autant de bouquets d'une fraîcheur infinie; puis on distingue les habitations des indigènes, disséminées sur la lisière des bois, et bientôt on peut se rendre à terre, où de nouveaux étonnements vous attendent.

Vous n'êtes pas encore revenu de l'admiration où vous a plongé le splendide panorama que j'ai essayé de faire passer sous vos yeux, que déjà vous avez

deviné que dans ce pays les gens, les costumes, les mœurs, les habitations, la manière de penser et d'agir sont d'une nature aussi différente de la nôtre que le climat, les plantes, les animaux sont loin de notre climat, de nos plantes et de nos animaux. A peine débarqué, vous n'osez plus faire un pas : chaque herbe cache son serpent; vous n'osez pas vous baigner dans ces lacs, dont la fraîcheur et la transparence vous attirent : partout il y a des caïmans; vous n'osez pas vous aventurer dans la campagne : elle est peuplée de tigres; vous n'osez même vous asseoir, dans la crainte de rencontrer quelque animal venimeux, dont la morsure serait la mort; enfin chaque Malais qui passe armé de son golok et de son cryst à la lame empoisonnée par la gomme du Pohon-Upas, est un assassin. Heureusement vous vous apercevez bientôt que toutes ces terreurs étaient exagérées, et vous faites en vous-même une sincère réparation aux Malais de la mauvaise opinion que vous aviez conçue d'eux et de leur pays sur la foi de voyageurs *véridiques*. Que vos remords n'aillent pas cependant jusqu'à vous imposer comme expiation une confiance absolue, et si vous entendez retentir le cri de *amok*, *amok*, prenez vos armes et précipitez-vous hardiment avec la foule sur ce sauvage à l'œil égaré, sur cet homme devenu fou par l'abus de l'opium et par le fanatisme religieux, qui brandissant golok et cryst dans un accès de rage sainte, cherche à tuer le premier chien de chrétien qu'il rencontre. Soyez sans pitié si vous tenez à votre vie; car voyez ce qui se

passe : dans les bazars, dans les rues, sur les places publiques, à peine ce cri de mort amok a-t-il été proféré, que tous se ruent sur le malheureux qui l'a poussé et frappent jusqu'à ce que mort s'ensuive, aussi bien Chinois qu'Indous et Malais qu'Européens, parce qu'il arrive très-souvent que ces fakirs exaltés tuent leurs compatriotes et leurs coréligionnaires, croyant de la meilleure foi du monde occire un *kapir bæræ* ou chien de chrétien.

Ajoutons, pour être juste, qu'aussitôt la sécurité rétablie par la suppression de la cause du trouble, chacun rentre dans son calme habituel et reprend tranquillement ses affaires à l'endroit où le mot amok les avait interrompues.

A cela près, Sumatra tient toutes les promesses de son aspect féerique, et un séjour de deux ans dans les pays hauts du Java, qui avait amplement suffi à m'acclimater, m'avait rendu aussi familiers qu'aux naturels, gens et choses, animaux et contrées.

J'habitais Sumatra depuis quatre ans à l'époque où éclata la conspiration dont je veux vous parler; mais, avant de raconter comment l'insurrection fut comprimée, je dois examiner les phases diverses qu'avait traversées la domination des Hollandais et en faire ressortir les causes secrètes du soulèvement. — Lorsque les Hollandais reçurent, en 1816, leurs colonies des mains des Anglais, ils eurent à lutter, dès le premier jour, contre un levain de révolte que ces derniers avaient à dessein laissé derrière eux, et

PERPUSTAKAAN NASIONAL

qu'ils avaient préparé avec soin en accordant aux indigènes, avant de quitter le gouvernement, toutes sortes de faveurs et de concessions dangereuses, et qu'il était impossible de maintenir, bien que leur abolition dût amener beaucoup de mécontentement et d'irritation dans le peuple et parmi les princes. La conduite des agents britanniques porta, en effet, ses fruits, et amena les révoltes de Palembang, de 1817 à 1819; de Makassar, de 1822 à 1823, et, plus tard, celle de Java sous le prince Diepo-Negoro, de la famille royale de Djojocarti, qui fut maintenu dans ses titres et prérogatives pour balancer l'autorité, toute morale aujourd'hui, de Sosochanning de Soe-roekarta, descendant de la famille des empereurs de Java, qui, sous le nom d'empereurs des Matarans, régnaient dans l'île, à l'arrivée des Européens, au XVe et au XVIe siècle.

En 1819, le gouvernement hollandais, qui ne possédait que quelques comptoirs ou factoreries sur la côte occidentale de Sumatra, tels que Bengœlen, Priamen, Natal, Tapen-Olien, et Padang aujourd'hui siége du gouvernement de la côte occidentale de Sumatra, commença à s'étendre dans l'intérieur de l'île habitée par des populations guerrières, dont une partie était gouvernée à cette époque par les *padries*, secte de prêtres fanatiques comme tous les prêtres de l'Inde. — Les chefs hollandais, tirant habilement parti des guerres civiles occasionnées par l'ambition des chefs indigènes, parvinrent à occuper les pays hauts de Padang, et à s'emparer du

royaume d'Agam. Ils furent grandement aidés dans cette conquête par un chef malais Tœnko–Batipo, dont la bravoure était renommée et dans les possessions duquel se trouvait l'entrée de deux défilés qui commandaient les pays hauts, et qui étaient assez difficiles à franchir, pour qu'en certains endroits une poignée d'hommes résolus pût y contenir une armée.

Sans le secours de Batipo, les Hollandais n'auraient certainement pas pu agrandir aussi rapidement leurs possessions, car le gouverneur de cette colonie naissante ne pouvait à ce moment disposer que de fort peu de troupes à cause des troubles qui existaient sur les autres points de la colonie, et plus tard, en 1830, lorsque la Belgique et la Hollande se séparèrent, il fut même, pendant trois ans, réduit à ses propres forces, la Hollande ne pouvant envoyer de secours à ses colonies.

Le Toenko Batipo obtint, en récompense de ses services, le titre de sultan, et la concession d'une grande partie des terres conquises; il fut nommé major général dans l'armée, et reçut la croix de Commandeur de l'Ordre Militaire de Guillaume; il était le seul prince indigène jouissant d'une pareille distinction dont il se montra très-fier.

Grâce à lui, au moment où commence cet épisode, tout le royaume d'Agam et divers autres petits États venaient d'être conquis, et deux millions d'habitants assujettis.

En 1841, la colonie jouissait d'une paix profonde depuis quatre ans, sous le gouvernement habile de

l'intrépide général Michiels. Des routes avaient été construites et sillonnaient en tout sens le pays, l'agriculture était dirigée et encouragée, le commerce allait prospérant chaque jour, les indigènes qui voyaient augmenter leur bien-être commençaient à oublier les menées anglaises pour s'attacher sans arrière-pensée aux Hollandais, Sumatra promettait d'être avant peu d'années la digne rivale de Java, si fameusement fertile et riche, lorsqu'une conspiration habilement et secrètement ourdie vint soulever de nouveau d'anciennes passions à peine éteintes, et mettre en question l'existence de la colonie tout entière.

La population malaise est musulmane. Par ce seul fait, elle porte une haine profonde aux Kapirs-Boeroe qui ont asservi leur patrie et se montre toujours prête à se soulever au nom du prophète.

Il est d'usage que les jeunes prêtres ou Ulémas qui se destinent au sacerdoce fassent un pèlerinage à la Mecque et à Médine, ainsi que le prescrit le Koran. Comme beaucoup sont trop pauvres pour entreprendre ce voyage avec leurs ressources, ils se mettent le vendredi *hari-djœmahat*, qui est le dimanche des Mahométans à la porte des *missigit* ou mosquées, pour y solliciter l'aumône des dévots, jusqu'à ce que la somme nécessaire à payer leur passage soit réuni. Ils se rendent alors par des navires côtiers ou dans des prauws à Pinang où ils s'embarquent sur des navires arabes qui doivent les conduire à Djedja d'où ils se rendent à leur pèlerinage.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

En 1840, treize jeunes Ulémas, appartenant aux premières familles du pays placées directement sous la domination du sultan Batipo, se rendirent à la Mecque, et rapportèrent à leur retour un hati que le chérif, gardien des lieux saints, avait promulgué à l'instigation du pacha Ali d'Égypte, alors en guerre avec les puissances occidentales.—Par ce hati, il était ordonné à tout fidèle croyant d'exterminer les infidèles par tous les moyens possibles. Les fanatiques Ulémas eurent peu de peine à faire partager leur enthousiasme et leur haine religieuse à leurs compatriotes, et l'extermination des Européens fut résolue. Le gouverneur fut instruit de ce projet de révolte ; mais soit que le dénonciateur fût mal informé, ou qu'il voulût seulement, en dénonçant le complot, satisfaire une haine personnelle, le radja Baginda-Moeda-Pamontji, qui s'était montré d'une férocité inouïe envers ses compatriotes pendant les guerres passées, fut désigné comme le plus ardent ennemi du gouvernement.

Le radja était le fils du sultan Batipo; il commandait un district appartenant à son père et situé sur le versant du Mérapi; ce district, qui était regardé comme la contrée la plus riante et la plus fertile de tout le royaume, se composait de huit villages, ce qui lui avait valu le nom de Delapan-Kotas.

Le gouverneur sentit bien que les renseignements sur le complot ayant été incomplets, et toutes preuves manquant à l'appui de la culpabilité du radja, il ne pouvait le faire arrêter ouvertement sans

pousser à la révolte les peuples sur lesquels il régnait presque en souverain, et sans rompre avec son père, le sultan Batipo, en la fidélité duquel on avait encore une aveugle confiance. Il fallait agir cependant, et après de longues hésitations on résolut de s'emparer rapidement du radja, par la ruse, espérant qu'une fois le chef du complot arrêté la conspiration tomberait d'elle-même.

Des ordres furent donnés en conséquence par le gouverneur, et le lieutenant R. dut se tenir prêt pour cette mission. Je fus choisi par cet officier pour l'accompagner dans cet aventureux coup de main, dont nous nous mîmes aussitôt à organiser le plan et à combiner les moyens. — Ayant choisi vingt hommes parmi nos soldats indigènes, tous Boekines de Macassar, qui sont à juste titre réputés les guerriers les plus intrépides de l'archipel indien, nous leur fîmes revêtir le costume malais, que tous les indigènes et même les Européens portent de préférence à tout autre, hors le service du bivouac ou du campement, parce qu'il est beaucoup plus commode et bien mieux approprié au climat. Nos vingt hommes, une fois habillés de manière à être pris pour des gens du pays, je remis à chacun, sans donner aucune explication sur l'expédition qui se préparait, une paire de pistolets qui, joints à leur klewan et à leur cryst, devaient compléter leur armement.

L'autorité civile avait fait préparer une *prauw* qui nous attendait à un bord presque désert de la rivière. A huit heures du soir, nos hommes reçurent l'ordre

de s'y rendre séparément, en passant par des chemins différents, pour ne pas attirer l'attention sur notre embarquement et ne pas donner l'éveil. Nous mîmes aussitôt à la voile pour gagner, pendant la nuit, l'embouchure de la petite rivière Kali-Hoedjan. — La brise nous favorisa, et nous arrivâmes à notre destination un peu avant minuit. Après avoir débarqué sans encombre, nous pûmes gagner, à la faveur de l'obscurité, une vieille route abandonnée qui nous conduisait dans les pays hauts: le lieutenant avait donné l'ordre au patron du prauw d'aller mouiller au large, et de ne revenir qu'à un signal dont il était convenu.

Arrivé à la vieille route, le détachement fut divisé en trois : la première partie, qui devait former avant-garde, me fut confiée; la seconde resta sous les ordres du lieutenant, et la troisième fut donnée au maréchal-des-logis Sopook; il fut convenu que l'on ne se perdrait pas de vue, afin de pouvoir au besoin se porter secours. — Lorsque nous atteignîmes les premiers plateaux du Singalen, la vieille route qui était abandonnée depuis fort longtemps devint excessivement difficile à reconnaître : la végétation a, dans ces climats, une telle vigueur qu'elle avait envahi les anciennes traces. Des arbres de forte dimension, s'étaient joints et entrelacés en barrières infranchissables; ces lianes gigantesques, souvent plus grosses que le corps d'un homme, s'étendent ordinairement fort loin, dominant les forêts les plus grandes et les plus élevées; semblables

aux plantes grimpantes, après avoir dépassé les cimes des arbres, elles laissent tomber des branches qui prennent racines et s'entortillent à leur tour autour des arbres voisins. De cette manière, ces lianes forment avec d'autres plantes grimpantes, plus grosses mais d'une nature moins vigoureuse, un fourré qui devient promptement impénétrable. Découvrir son chemin et se frayer une route au travers d'un pareil enchevêtrement de branches et de plantes, était un véritable travail qui n'avançait qu'avec une extrême lenteur et au prix d'énormes fatigues. Vers quatre heures du matin, il nous vint un auxiliaire d'un genre peu rassurant, mais qui nous épargna néanmoins des retards qui eussent peut-être fait manquer l'entreprise. L'aide dont je veux parler était un rhinocéros dormant couché dans un lit de boue; des eaux croupissantes l'entouraient et le recouvraient à certains endroits. A notre approche il se leva de fort mauvaise grâce et s'enfuit devant nous pendant près d'une heure, brisant les branches, rompant les ronces et les lianes, et nous déblayant le chemin où nous nous engagions après lui; mais, sans doute, il nous gardait rancune de son sommeil troublé, car il se déroba, dans un ravin, au beau milieu de la forêt, et nous laissa seuls avec une route très-peu praticable. Enfin, vers sept heures du matin, ayant pendant la nuit tourné la montagne, nous arrivâmes sur le versant opposé à notre point de départ; nous étions alors à une hauteur de près de 5,000 pieds.

Nous fîmes une halte nécessaire dans les ruines

d'une redoute abandonnée depuis la construction de la nouvelle route, et nous attaquâmes bravement les provisions que nous avions emportées. — Après notre repas, le lieutenant réunit autour de lui nos soldats indigènes, et leur communiquant le but de notre expédition, il leur fit connaître la récompense pécuniaire qui leur serait accordée en cas de réussite. Cette première et délicate partie traitée, il leur parla de la gloire qui s'attacherait à leur personne, et de la réputation de bravoure qu'ils allaient ajouter à celle qu'ils avaient déjà, lorsqu'on dirait qu'au nombre de vingt ils avaient arrêté un homme, dont le général ne croyait pouvoir venir à bout qu'avec un bataillon tout entier d'infanterie. — Un *bai, bai, toewan!* (bien, bien, monsieur!) nous fit connaître que nos hommes étaient complétement entraînés et qu'ils emploieraient à la réussite de l'entreprise, toutes les ressources d'agilité, de finesse et de ruse, dont la nature les a si largement doués qu'on les compare sans désavantage aux Indiens les plus renommés.

Quelques instants de repos nous avaient suffi, et nous nous dirigions bientôt après sur les collines que forment, en se rejoignant à une certaine hauteur, le Merapi et le Singalien, volcans qui ont une même base et séparent les deux grandes vallées de Boekit-Tingi et de Padang-Panjang. Nous nous séparâmes alors par groupes de trois ou quatre, en nous donnant rendez-vous au bazar Sinin, où se tient le marché de la semaine et où le radja était

PERPUSTAKAAN NASIONAL

obligé de descendre, ainsi que tous les chefs des villages, pour assister au conseil présidé par l'officier civil du district. Arrivés au bazar, nous le parcourûmes en tout sens, sans pourtant nous perdre de vue, et nous en entendîmes assez pour être bien persuadés qu'il se tramait quelque chose de grave. Nous étant approchés du roema pitjairi, ou chambre du conseil, nous entendîmes le commandant civil, M. S. T., proposer plusieurs travaux qui devaient, comme c'est l'habitude, être exécutés par des hommes de corvée, fournis par les villages du district. Le radja, qui ordinairement faisait une forte opposition à ces mesures, les laissa passer en homme pour lequel l'heure de tenir ses promesses ne doit pas sonner. Il les accepta même avec une facilité qui ne pouvait laisser aucun doute sur le résultat qu'il attendait de sa conspiration. Le lieutenant ne tarda pas à donner le signal du départ, et nous fûmes, toujours par petits groupes pour ne pas attirer l'attention, nous mettre en embuscade dans une grande plantation de café, sur la route qui menait du bazar au campang, habité par le radja, notre projet étant d'enlever le radja au moment où il passerait sur la route.

Pour avertir le détachement du moment où le radja approcherait, nous fûmes, Sapook et moi, nous glisser sur le bord de la plantation, et bientôt nous entendîmes le bruit du gong et les cris des pangaelangs (hommes nobles) et des doublangs (hommes d'armes), de la suite. Mais comme, avec les

chefs qui l'entouraient, son escorte était de plus de cent hommes, tous bien armés, il fallut pour ce moment-là du moins, renoncer à notre entreprise, sous peine de la voir avorter.

Nous nous empressâmes de gagner par les forêts et les ravins, les hauteurs qui dominent les villages, pour être à même de mieux surveiller le radja; et au milieu du jour, par une chaleur accablante, avec des accidents de terrains impossibles à se figurer, nous étions parvenus à une position d'où l'on pouvait parfaitement voir ce qui se passait dans l'intérieur du village de Soemot, résidence du radja.

Lorsque la situation du village et ses dispositions intérieures furent bien reconnues, il fut convenu qu'on attendrait la nuit pour y pénétrer, et qu'on irait s'emparer du radja dans son habitation; nous pensions qu'à la faveur de la surprise et de l'obscurité, nous réussirions mieux qu'ailleurs, malgré sa famille et son entourage qui étaient pourtant très-nombreux.

Une fois notre plan arrêté, nous pûmes nous livrer au repos et préparer nos forces pour le retour qui paraissait devoir être plus pénible et plus difficile encore que la première partie de notre course, quel que fût d'ailleurs le résultat du coup de main que nous allions tenter; mais je fus bientôt arraché à ma préoccupation par le magnifique panorama qui se déroulait autour de nous. C'était magique : assis à plus de six mille pieds au-dessus du niveau de la mer, nous avions devant nous une immense ceinture de

montagnes, dont les dernières cimes se confondaient au loin avec le ciel. Au-dessus de nos têtes le cratère du Merapi lançait à chaque instant d'immenses jets de fumée qui allaient se perdre dans l'azur du ciel, sans en altérer la limpidité. On entendait, dans les flancs de la montagne, un grondement sourd et prolongé, pareil à celui de la mer sur les brisants. A droite le Moeroe avec ses huit cratères entourant le cratère principal, et présentant ce phénomène singulier, qu'ils semblent aspirer tout le temps où la pointe centrale lance de la fumée pour pousser ensuite tous à la fois de longues colonnes noires dans les airs dès que cette pointe cesse d'en produire, si bien qu'on dirait une poitrine humaine qui s'élève et s'abaisse. — Au nord l'Ophir, désigné par la tradition comme la montagne où s'est arrêtée l'arche de Noé. Le déluge compte dans l'histoire de ces peuples comme dans notre histoire sainte. — Sous nos pieds se développaient les deux splendides vallées de Boekit-Tingi et de Padang-Pangang, parsemées de villages pittoresques qu'entourent des champs de riz, des plantations de café et de cannes à sucre, et toute cette magnifique végétation tropicale dont il est impossible de donner même une idée à ceux qui ne l'ont jamais vue; le caractère riant et heureux de ces deux vallées ressortait encore renvoyé par le cadre sévère des hautes montagnes couvertes de forêts vierges qui les entouraient.

Dans la vallée de Boekit-Tingi on apercevait une bande d'argent de l'effet le plus pittoresque, qui tra-

verse cette immense manteau de verdure. — C'est une énorme déchirure de la terre où roule aujourd'hui un torrent qui forme, pendant la saison des pluies, des chutes d'eau magnifiques ; cette crevasse, qui a plus de deux cents mètres de profondeur et plus de mille mètres de largeur, s'étend à peu près pendant dix ou douze lieues, et serait, d'après une tradition du pays qui s'est perpétuée comme celle du déluge, le résultat d'une révolution dans le sol : on l'appelle le Trou-aux-Buffles. La vallée de Padang-Pangang n'a pas de Trou-aux-Buffles, mais elle possède un lac très-beau et très-grand, que nous découvrions également ; il s'appelle Sinkara, et présente un cercle parfait comme s'il avait été creusé de main d'homme.

Bientôt le soleil descendit derrière le Singalen, et, selon le langage poétique des Malais, l'œil du jour (mata-hari) se coucha dans la mer. Pendant les quelques minutes que dura le crépuscule ; le spectacle que j'ai essayé de vous décrire présenta un coup d'œil d'une magnificence et d'un grandiose infini ; les ombres, les gradations de lumières, et les tons chauds et ardents des derniers rayons produisirent des effets inattendus, merveilleusement beaux, et d'une extraordinaire mobilité ; le fantastique avait insensiblement remplacé le réel, et j'étais perdu dans le domaine des songes, quand la voix du lieutenant m'arracha tout à coup à mes contemplations, me rappela que la nuit était tout à fait venue, et qu'il fallait mettre la dernière main à nos préparatifs.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

Nous nous étions munis de masques en toile armés de tuyaux de bambous qui s'introduisent dans la bouche, et devaient servir à bâillonner notre prisonnier au cas où une fois en notre possession, il tenterait d'appeler à lui. — Nous avions aussi des cordes pour le garrotter lui ou ceux de son entourage qui voudraient porter obstacle à notre entreprise. Quand la nuit fut complète, ce qui ne se fit pas longtemps attendre, nous descendîmes dans le village. Sapook, moi et quatre de nos soldats indigènes nous fûmes détachés vers l'entrée principale pour reconnaître le terrain et guider nos compagnons vers la mosquée où nos sentinelles placées en observation pendant les heures d'attente, avaient cru voir entrer le radja et quelques personnes de sa suite; l'ombre des arbres rendait la nuit plus sombre encore, et j'avais peine à distinguer à deux pas, mais mes soldats boekinees, mieux partagés que moi, avaient aperçu deux sentinelles assises à l'entrée de la mosquée; sans me consulter, après quelques mots échangés entre eux en langue boekineese que je ne comprenais pas, ils fondirent tous trois sur les deux sentinelles qui tombèrent percées de coup de cryst sans avoir proféré une plainte; je ne cacherai pas que beaucoup moins cuirassé qu'eux à cette guerre de poignard, j'éprouvai une vive émotion à voir disparaître dans l'ombre ces deux corps qui semblaient avoir été terrassés par une invisible main; mais le lieutenant, plus habitué que moi à de pareilles scènes, approuva hautement ses hommes et les félicita du résultat et de l'habileté qu'ils avaient montrée. — Nous

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

nous introduisîmes homme par homme avec d'autant plus de précaution, que les villages sont remplis de puits, dans lesquels on élève du poisson, surtout de l'*ican crami* (*), et que ces puits ne sont entourés que d'un mur de pierres et de boue battues ensemble, qui n'a pas en général plus d'un pied de hauteur ; une certaine quantité de lampes allumées dans la mosquée nous fit espérer que nous ne nous étions pas trompés dans nos suppositions, et nous servirent de phare pour nous diriger de ce côté-là ; bientôt nous pûmes voir dans l'intérieur, et nous aperçûmes une dizaine de chefs et de prêtres, les subordonnés du radja et ses complices dans la conspiration. Nous nous glissâmes près des deux portes latérales jusqu'aux places qui nous avaient été assignées pour éviter la discorde et la confusion, et tirer tout le parti possible de notre monde. A un signal donné, nous nous élançâmes à l'intérieur : les uns s'emparèrent du radja, les autres des prêtres et des chefs, chacun ne s'occupant que de l'homme dont il avait été chargé ; cette manœuvre fut accomplie avec une telle promptitude et un tel silence, que les conspirateurs étaient aussi stupéfaits qu'effrayés, et que nous les avions déjà désarmés, bâillonnés et garrottés, qu'ils n'étaient pas encore revenus de leur surprise, et qu'ils n'avaient pu appeler à leur secours.

D'ailleurs, notre costume malais leur fit croire,

(*) L'ican crami est un poisson d'eau douce, plat comme la sole, et d'un goût exquis.

au premier moment, à la vengeance de quelque ennemi indigène.

Après avoir hermétiquement fermé les portes de la mosquée, pour le cas où les prisonniers que nous abandonnions fussent parvenus à faire, en se débattant, assez de bruit pour amener leur délivrance, nous partîmes en toute hâte, emportant le radja. Celui-ci se refusait à marcher et nous opposait une force d'inertie qu'il sentait bien devoir être, dans notre position, le plus grand embarras et le danger le plus sérieux qu'il pût nous créer. Malgré cette entrave, nous parvînmes à sortir du village, comme nous y étions entrés, sans éveiller l'attention de personne.

A quelques pas se trouvait un hangar contenant des vaches et des chevaux, et entouré de hautes palissades de bambous destinées à protéger les animaux des attaques des tigres. — Le lieutenant fit forcer la palissade et prendre un cheval auquel on mit une bride improvisée avec un bout de corde. — Le radja passa de nos épaules sur le cheval que nous empruntions un peu militairement à quelque habitant de son village, peut-être même à lui.

Lorsque nous eûmes parcouru une certaine distance, le lieutenant qui s'était aperçu combien le prisonnier souffrait de son bâillon, lui offrit de le lui retirer s'il voulait donner sa parole de garder un silence absolu. Le radja fit signe qu'il acceptait la condition, et le bâillon fut enlevé. Mais à peine eut-il reconquis la liberté de la parole, qu'il se mit, malgré sa promesse, à interroger les hommes de

l'escorte et à leur offrir, en échange de sa liberté, des trésors imaginaires. Cette offre eut un tel effet sur le caractère cupide et vénal de nos soldats malais, qu'il fallut l'autorité et l'influence toutes particulières que le lieutenant et moi avions sur nos hommes, pour les maintenir dans le devoir.

Le radja, s'apercevant alors qu'il était entre les mains d'un officier du gouvernement, se jeta brusquement à bas de son cheval et appela, à son secours, de toute la force de ses poumons. On étouffa ses cris en lui jetant un cayen (*) sur la tête; on le bâillonna de nouveau, et, comme il refusait et de marcher et de se tenir à cheval, on lui lia les pieds et les mains ensemble, nos soldats passèrent un bambou dans l'anneau formé par ses membres et le portèrent sur leurs épaules. — Cette manière de voyager, tout en étant très-fatigante pour nos soldats, fut tellement douloureuse pour le radja, qu'il perdit connaissance au bout d'une heure. Il fallut le faire revenir à lui avec l'eau d'une source voisine qu'on lui jeta au visage, et avec laquelle on lava ses membres engourdis par les ligatures que le poids de son corps avait resserrées. Vaincu par la fatigue et par la douleur, il promit de garder le silence, remonta d'assez bonne grâce et de lui-même à cheval, et nous pûmes continuer plus facilement notre route. A cinq heures du matin, nous arrivâmes à notre première halte de la redoute abandonnée, où

(*) Cayen, morceau d'étoffe long de quelques mètres, dont les Malais se font un châle qui les enveloppe de la tête aux pieds.

nous prîmes quelques instants d'un repos qui nous était tout aussi nécessaire que le repas que nous fîmes à ce même endroit comme la veille, car nos forces étaient complétement épuisées. — Heureusement nous n'avions plus qu'à descendre pour arriver au lieu de notre embarquement, et la route frayée la veille avec tant de peine malgré l'aide du rhinocéros, nous était à peu près ouverte; sans cela, je ne sais vraiment si nous aurions pu, avec la fatigue que nous avions, surmonter de nouveau les mêmes difficultés.

A notre arrivée sur le rivage désert, choisi de préférence à tout autre pour l'embarquement, le lieutenant donna l'ordre de faire le signal auquel devait obéir la prauw, qui vint bientôt en effet accoster dans la petite rivière. Quand il s'agit de faire embarquer le radja, ce fut de sa part une désolation si vraie malgré son exaltation, que les plus insensibles d'entre nous en furent émus. Il demanda, comme on implore une faveur immense, la permission de faire son symbayan bedjelang, ou prière d'adieu à sa terre natale; sa demande lui fut accordée. — Pendant qu'il faisait sa prière, je regardais cet homme d'une stature athlétique et d'une mâle beauté, dont le visage respirait la plus profonde et la plus entière douleur que j'aie jamais été appelé à contempler. — Cet homme, qui savait quitter pour toujours tout ce qui tient au cœur : patrie, famille, amis, son rang, sa fortune, ses femmes et ses enfants, et ce beau pays qui fait croire aux rêves enchantés, cet

homme laissait passer dans son regard toute sa haine et tout son chagrin, toute sa colère et tout son désespoir. Ses regrets imprégnaient sa physionomie d'un tel amour pour tout ce dont il allait se séparer, qu'il était comme transfiguré par la plénitude et l'amertume de sa douleur. Enfin l'heure pressait, et il fallait nous embarquer ou craindre d'être surpris; et comme le radja s'attachait toujours aux plantes de cette terre qu'il allait bientôt quitter pour ne plus la revoir, nos hommes le prirent de force et le portèrent dans la prauw, qui fit aussitôt voile pour Padang, où nous reçûmes l'ordre de conduire notre prisonnier à la frégate de station; de là il fut dirigé sur Timor-Moluques, lieu d'exil des chefs compromis dans les révoltes contre le gouvernement.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

II

LA RÉVOLTE DU SULTAN BATIPO.

—

Un mois s'était écoulé depuis l'arrestation ou plutôt l'enlèvement du radja Baginda-Moeda-Poemoutji. Tout faisait croire que la paix, menacée un instant, était plus affermie que jamais, et l'on se félicitait d'avoir, par cette unique arrestation, fait avorter le complot, lorsque le 20 février 1841, le campement militaire de Padang-Panjang, qui était construit dans le pays du plus fidèle allié du gouvernement hollandais, devint la proie des flammes.

Ce campement, devant en cas de désastre servir de refuge aux colonnes mobiles stationnées sur les divers points de la colonie, était fortifié par un rempart en terre et quatre bastions. Il contenait tous les magasins d'habillement, ainsi que les magasins des vivres et les munitions, pour le corps de troupes réparti dans les pays hauts. Il comprenait encore des casernes et des hôpitaux qui pouvaient loger facilement quatre mille hommes. La confiance que l'on avait dans le sultan Batipo était si grande et si complète, que la garde de ce poste important n'était confiée qu'à cinquante vétérans, sous les ordres d'un sous-lieutenant, auquel était adjoint un officier de l'administration chargé plus spécialement de la direction des magasins.

La révolte éclata, comme avait éclaté l'incendie,

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

sur plusieurs points à la fois. Cependant les révoltés, avant de se porter sur la petite garnison, coururent à la maison du commandant civil, qui était située sur le bazar ou marché, à quelque distance du campement, et massacrèrent le commandant avec toute sa famille, ainsi que deux familles chinoises et les *coolies* indous qui étaient à son service.

Les *baboe* ou bonnes malaises, chargées de la garde des quatre enfants du commandant, firent inutilement tous leurs efforts pour sauver les pauvres petits. Leurs cadavres furent retrouvés plus tard, à une certaine distance de l'habitation, portant les marques des tortures auxquelles on les avait soumis.

La garnison, grâce à ces incidents, put se réfugier sur le bastion où se trouvait la poudrière; et elle y était à peine installée que tout le campement n'était plus qu'un immense brasier, qu'augmentait à chaque instant les matières combustibles contenues dans les magasins. La garnison souffrit horriblement de la proximité de l'incendie, et ce ne fut qu'avec des peines infinies qu'elle parvint à garantir la poudrière.

Heureusement le bastion était entouré et garanti de deux côtés par de profonds ravins, et il était armé de deux pièces de canon, qui donnèrent momentanément l'avantage aux assiégés sur les assiégeants. — Le lendemain de l'incendie, les Malais tentèrent de s'emparer par un coup de main du bastion si faiblement fortifié; mais ils furent repoussés avec de grandes pertes, car au feu du canon et à la fusillade vinrent se joindre l'explosion de bombes de fort

calibre que les femmes faisaient rouler de la hauteur occupée par le bastion, jusqu'au milieu des Malais qui montaient à l'assaut.

La résistance opiniâtre de cette poignée d'hommes, se défendant héroïquement dans un espace de 40 pieds carrés, tint en échec, pendant trois jours, les principales forces des révoltés, ce qui permit au gouvernement d'organiser des moyens de défense et de répression.

Le général gouverneur partit de la capitale à la tête d'un bataillon d'infanterie et d'une section d'artillerie de montagne renforcée d'une partie des marins des navires de guerre en station dans la rade de Padang. En même temps les chefs indigènes restés fidèles, et les commandants des colonnes mobiles, reçurent l'ordre de se diriger en toute hâte sur le pays révolté et de l'enfermer dans un cercle.

L'ennemi, de son côté, n'était pas resté inactif; toutes les routes avaient été détruites ou rendues impraticables, et, à l'aide des conduits qui servent à l'arrosement des champs de riz, elles avaient été inondées; les ponts avaient été coupés ou brûlés, les puits empoisonnés. Les femmes, les enfants, les vieillards, toute la population était occupée à planter des millions de randjoes (*) qui avaient été préparés d'avance.

Un petit poste militaire, établi sur le plateau qui sépare le Singalen et le Mérapi au-dessous de ces

(*) Les randjoes sont des morceaux de bambous longs de six pouces, taillés en pointes très-effilées que l'on cache sous le gazon de la route. Ces pointes traversent aisément le pied, alors même qu'il est garni d'une forte chaussure.

deux charmantes vallées de Boekit-Tingi et de Padang-Panjang que je vous décrivais tout à l'heure, avait été surpris par les révoltés, et incendié : tous les hommes avaient été tués.

Pendant ce temps, la malheureuse garnison du bastion était en proie à la faim la plus horrible ; dans la précipitation de leur fuite, elle n'avait pu emporter aucune espèce de vivres, et les munitions de guerre excepté, tout lui manquait, même l'eau. — Exposés tout le jour à la chaleur ardente d'un soleil des tropiques, la soif était intolérable, et elle avait à supporter, pendant la nuit, la fraîcheur qui est toujours très-grande dans le pays des hautes montagnes, souffrant ainsi des deux extrêmes, sans pouvoir, je ne dirai pas y apporter de remède, mais même de soulagement.—Les femmes et les enfants, comme les moins forts et les moins habitués aux privations, étaient ceux qui ressentaient le plus cruellement les horreurs de la position.

La garnison, qui ne comptait pas sur un secours qu'elle ne voyait pas apparaître, et qui depuis trois jours avait épuisé, avec toutes ses forces, toute sa résignation, résolut, une fois la nuit venue, de tenter de s'évader en gagnant, par les ravins, les forêts qui dominent les hauteurs. —L'idée de se rendre à l'ennemi ne lui vint même pas, tant elle était effrayée des tortures que la férocité des Malais fait endurer à ses prisonniers de guerre avant de les mettre à mort.

Le départ résolu, les blessés, sur leurs vives demandes, furent déposés dans la poudrière ; ils étaient

au nombre de trois, un sergent allemand, un javanais, et un belge (*) auquel un coup de fusil avait brisé l'épaule. Les hommes valides exécutèrent leur projet avec un courage, une audace et un sang-froid remarquables et qui furent d'abord couronnés de succès ; mais bientôt la faiblesse des uns, le manque de vivres et les difficultés incroyables des ravins et des précipices qu'il fallut franchir, opposèrent des obstacles insurmontables à la réussite de cette courageuse entreprise. — Cinq hommes seulement sur cinquante échappèrent par miracle à tous les dangers, et rencontrèrent la colonne qui, sous les ordres du général, allait au secours du bastion. Les femmes, les enfants, l'officier d'administration et les autres soldats, étaient morts dans les forêts de fatigue, d'épuisement et de misère, ou étaient devenus la proie des animaux.

Le lendemain de cette fuite, quand les Malais s'aperçurent de l'évasion des Kapirs-Boeroes ou chiens de chrétiens, ils envahirent aussitôt et en grand nombre le bastion abandonné, pour piller les munitions qui depuis le commencement de l'attaque, étaient le but de leur convoitise ; ils attaquèrent vivement la porte construite en bois de jatti qui résista longtemps à leurs efforts. Lorsqu'elle parut enfin céder, le soldat belge, qui était le moins invalide des trois blessés, mit le feu aux poudres, faisant sauter ainsi, avec les trois débris de la garnison, un nombre immense

(*) Le sergent et le Javanais étaient trop mortellement atteints pour accomplir un tel acte. Le soldat belge, natif de Turnhout, et qui s'appelait Marlier, avait seul conservé assez de force pour exécuter cette résolution suprême.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

des meilleurs et des plus braves soldats du sultan.

Les pertes que l'explosion de la poudrière avait fait éprouver à l'armée du sultan, jetèrent l'épouvante et la démoralisation dans la population tout entière, du moins dans la partie révoltée, dont les forces se trouvaient par là considérablement amoindries : la terreur fut si grande, que sur tous les points, après une légère résistance, les Malais se mirent à fuir devant l'attaque simultanée des diverses colonnes, et que beaucoup se laissèrent massacrer comme un troupeau de bétail ; avec très-peu d'hommes on s'empara d'un grand nombre d'indigènes qui étaient aussi terrifiés après leur défaite que cruels pendant l'action. Un maréchal des logis belge, nommé Dujardin, et qui était parvenu avec un détachement de trente hommes commandés par un lieutenant jusque sur le bazar, fut surpris par les indigènes avec tout son détachement : tous furent massacrés au cri d'*Amok-Kapi-Boeroe*, tue les chiens de chrétiens, tous, excepté lui qui était doué d'une force herculéenne, et savait parfaitement manier ses armes ; il parvint à se dégager des ennemis dont il était entouré, tua treize hommes et gagna à la course, toujours en se défendant quoique blessé, le poste de *Boekit-Seganda* où il espérait pouvoir se réfugier. — Ce poste n'était plus qu'un immense brasier. Alors résolu à vendre chèrement sa vie, il s'adossa contre un rocher et attendit ses ennemis, auxquels sa bravoure et sa résistance en imposèrent tellement, qu'ils n'osèrent pas l'approcher, et qu'ils le tuèrent à coup d'*asagaie*.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

D'un autre côté, un capitaine suisse du nom d'Everard, se trouvait à la tête de dix-sept hommes désarmés, qui, ayant leur retraite, se rendaient à un port d'embarquement pour l'Europe; ces hommes furent assaillis et massacrés par les Malais, excepté un qui, quoique grièvement blessé, parvint à gagner le fort de *Kook* où il répandit l'alarme, et sauva très-probablement la garnison qui, sans lui, aurait été surprise, car quelques instants après, la ville était livrée aux flammes. — Au moment où le combat était dans tout son entraînement et toute sa force, beaucoup de nos soldats oublièrent un instant qu'ils étaient, eux civilisés, en face d'un peuple presque sauvage, et ne pensant qu'aux représailles devant les corps mutilés qu'ils heurtaient à chaque pas, ils devinrent presque aussi féroces que leurs adversaires : excités et entraînés par la vue des cadavres des femmes et des enfants de leurs nations, qu'ils trouvaient déchirés et baignés dans le sang, ils couraient sans pitié sur les ennemis, — ne respectant pas plus qu'eux les femmes et les vieillards; mais le général fit promptement cesser les poursuites contre un ennemi qui fuyait de toute part, et mit ainsi une fin aussi rapide qu'il fut en son pouvoir aux actes de cruauté qui se commettaient sous le nom de représailles. — Les derniers révoltés, enfermés dans un cercle très-restreint par les colonnes mobiles, se réfugièrent sur le mamelon du Mérapi, d'où le sultan Batipo envoya en signe de soumission son *payang* (parasol doré), son *cryst* garni d'or et enrichi de

pierreries, et sa croix de commandeur, insigne de la puissance qu'il venait de perdre par sa rébellion. — Il se rendit à discrétion, alléguant pour excuse de sa révolte que l'arrestation de son fils l'avait rempli de terreur, et que depuis il tremblait pour sa propre sécurité; il ajouta que l'employé civil lui avait fait éprouver tant de vexations de toutes sortes, qu'il en avait été exaspéré, et que ces causes seules avaient pu le porter à s'associer au complot formé par les jeunes ulémas ou *haidjis*. Il fut néanmoins embarqué, malgré cette tardive soumission, comme l'avait été son fils, et comme lui conduit en exil. Quant aux jeunes ulémas, qui avaient été les instigateurs de la révolte, et qui avaient conduit le complot, ils furent arrêtés et condamnés à la décapitation ; mais aucun indigène ne voulut les exécuter, quelque offre pécuniaire qu'on pût leur faire. — Chose remarquable, parce que les Malais résistent très-difficilement à leur cupidité ; aucune promesse ne put les faire changer d'avis. Enfin, un Européen, moins effrayé que les musulmans de la sainteté des condamnés et du sacrilége dont on pouvait se rendre coupable en portant la main sur eux, entraîné aussi, dit-on, par le désir de venger sur eux le massacre de sa femme et de ses enfants, accepta l'office de bourreau, et les ulémas subirent leur condamnation.

Depuis lors le lieu de leur exécution et l'emplacement où ils furent enterrés est réputé lieu saint, et les dévots aujourd'hui encore s'y rendent en pèlerinage.

LE SERPENT BOA.

Le célèbre chef des pirates malais, Toenka-Abdul-Meder-Alim, dont les prauws redoutées couvraient la mer aux environs de Malaca, Banda et des îles de la Sonde, était renommé pour sa puissance et sa cruauté. — Depuis longtemps il fatiguait le gouvernement hollandais de l'île de Sumatra, par l'audace et la fréquence de ses invasions sur le territoire des tribus soumises, dont il emmenait les hommes et les femmes en esclavage, ravageant les champs, ne laissant derrière lui que ruine et misère. Une expédition, dont je fis partie, fut enfin organisée pour détruire ce nid de pirates, et rendre aux sujets du gouvernement la sécurité et le calme nécessaires au développement et à la prospérité de la colonie.

80 lieues de forêts vierges, coupées de hautes

montagnes boisées, nous séparaient du territoire de Toenka-Abdul-Meder-Alim. — Je n'essayerai pas de dépeindre les souffrances que nous eûmes à endurer pour franchir cette distance au milieu d'un pays ennemi et inconnu, luttant chaque jour, à chaque instant, à chaque minute, contre les difficultés du terrain, l'enchevêtrement des lianes gigantesques ou la fureur des bêtes sauvages, que, pour la première fois peut-être, on venait troubler dans leurs retraites. — Enfin le courage et la persévérance des troupes, soutenues par l'habileté et l'expérience de chefs qui partageaient leurs dangers et leurs fatigues, parvinrent à surmonter tous les obstacles, et le petit corps d'armée, singulièrement affaibli par les combats qu'il avait soutenus, déboucha dans les plaines de la côte orientale, après avoir traversé des montagnes de 7 à 8,000 pieds d'élévation, et poussant devant lui les troupes de Toenka-Abdul-Meder-Alim, qui durent se renfermer en toute hâte, avec leur chef, dans la ville de Daloe-Daloe, sa capitale.

Daloe-Daloe, bâtie sur la rivière de Sawaand, au milieu des forêts vierges qui couvrent la plus grande partie de l'île de Sumatra, est une ville fortifiée à la manière indienne, c'est-à-dire entourée de plusieurs lignes de remparts faits de terre et de pierres battues ensemble, garantis eux-mêmes par de larges fossés, derrière lesquels se trouvent des bambous ouwer ou bambous fer, dont les branches couvertes d'épines s'entrelacent, s'enchevêtrent et forment des barrières redoutables, à l'abri desquelles les Indiens peuvent

faire beaucoup de mal à l'ennemi. — Il ne faut pas songer à emporter d'assaut les villes ainsi fortifiées, ou à s'en emparer par un coup de main, il est nécessaire de les assiéger dans les formes.

Le corps d'expédition construisit donc, sur le bord de la rivière de Sawaand, un campement régulier fortifié par une enceinte de palissades, et s'installa pour assiéger la place. Une infirmerie pour les malades et les blessés avait été construite en bambous et couverte de allang-allang, paille des jungles. Elle se trouvait au bord de la rivière, était séparée du reste du campement par une palissade de bambous, et se composait de deux corps de logis, l'un pour les infirmiers indigènes, chargés du service de l'infirmerie, et l'autre pour le sous-officier chargé de l'administration. Chaque sous-officier prenait à tour de rôle, et pour un mois, le service de l'infirmerie. — Dès les premiers jours on s'aperçut que les volailles destinées aux malades, et sur lesquelles on exerçait la plus grande surveillance parce que les vivres frais étaient très-rares et qu'il y avait une extrême difficulté à s'en procurer d'autres vu la distance où l'on était du territoire soumis aux Hollandais, disparaissaient en assez notable quantité. Malgré nos précautions, chaque matin quelque volaille manquait à l'appel, et le médecin finit par menacer le sous-officier de service de le faire payer, à l'avenir, toutes les volailles qui ne pourraient pas lui être représentées.

A ce moment je venais de prendre du service pour un mois, et comme je ne me souciais pas le moins

du monde de subir les conséquences des menaces du major, qui était bien homme à les exécuter, je redoublai d'attention et fis bonne garde; ce fut sans résultat. La volaille continuait à disparaître comme auparavant, et je ne pouvais même pas arriver à me rendre compte de la manière dont elle m'était enlevée. Je soupçonnais bien nos soldats indigènes, presque tous Boekenes et Javanais, peuples réputés les plus voleurs du monde, mais je n'avais aucune preuve à apporter à l'appui de mes soupçons, qui d'ailleurs, n'étaient fondés que sur la mauvaise réputation de nos soldats.

Je résolus cependant de saisir mes voleurs sur le fait et de les produire eux-mêmes comme pièce de conviction. Sur ces entrefaites, un sergent vint à mourir, et me rappelant le proverbe : *A quelque chose malheur est bon*, je voulus profiter de la terreur superstitieuse que les morts inspirent aux indigènes, pour préserver mes volailles, au moins pendant une nuit. Je les fis donc enfermer dans la maison du dépôt mortuaire, située dans un coin isolé de l'infirmerie, près de la rivière.

Vers huit heures du soir, j'étais à jouer au piquet avec mon ami Paepe. Tranquillement attablés les cartes en main, à côté d'un bol de punch fait avec du souri (vin de palmier) et de l'arak, nous entendîmes tout à coup la volaille crier et voler dans toutes les directions de la maison mortuaire. Nous nous levâmes promptement, je saisis mon yatagan malais, arme très-effilée et dont j'étais sûr. Paepe s'empara

de mon fusil de chasse, dont les deux canons étaient chargés de gros plomb, et nous nous dirigeâmes vers la maison où j'avais fait enfermer la volaille en compagnie du sergent.

Le bruit continuait toujours ; la volaille volait, effrayée, dans tous les sens. Cependant nulle trace d'effraction ne se faisait remarquer ; les fenêtres et les portes étaient parfaitement closes, et rien ne paraissait dérangé à l'extérieur. Ouvrant brusquement la porte, je me précipitai en avant et je crus apercevoir, grâce à la lueur de la petite lampe à mèche qui éclairait fant bien que mal, je crus voir, dis-je, une ombre qui se dressait et se balançait devant moi. Je n'avais encore rien pu distinguer que je me sentais saisir violemment par les deux jambes et que j'étais renversé avec force. En tombant, je portai, à tout hasard, un coup de yatagan à cette ombre qui se balançait en face de moi. Paepe lâchait en même temps, à bout portant, les deux coups du fusil de chasse à la chose qui m'étreignait au point de me faire pousser des hurlements de douleur. Au bruit des coups de feu, la garde du camp accourut, et on parvint, non sans peine toutefois, à me dégager des liens qui me brisaient les os. Mon adversaire était un énorme boa, dont la tête, encore gonflée par l'absorption d'un gros canard, avait été brisée par les deux coups de fusil, tirés par mon ami Paepe. Le corps du boa portait une grande entaille que lui avait faite mon yatagan, lorsque j'avais frappé en désespéré, un peu au hasard.

Inutile d'ajouter que le docteur ne fit payer aucune indemnité pour les volailles disparues, lorsqu'il eut pu constater avec nous que le visiteur nocturne, malgré ses 21 pieds et quelques pouces, s'introduisait dans les chambres de la volaille par le canal qui servait à faire écouler, jusqu'à la rivière, les eaux sales de cette partie du campement.

Quelques jours ensuite, un assaut général fut donné à la ville. Toenka-Meder-Alim, après s'être vaillamment défendu, comprit qu'il ne pouvait plus tenir, et, entraînant tous ses guerriers après lui, il se réfugia sur ses prauws au milieu du combat, et put s'échapper en se laissant aller au cours du fleuve. Bien que nous devinssions par là maîtres de la ville qu'il nous abandonnait, nous ne dûmes pas même songer à le poursuivre, n'ayant aucuns bateaux à notre disposition. — Nous brûlâmes la ville, à l'exception cependant d'un célèbre temple, tout en cèdre dont le pavé était une très-curieuse mosaïque de cailloux blancs, et qui avait été tout d'abord occupé comme hôpital.

On laissa quelques hommes de garnison dans le seul fort conservé, et le reste de l'expédition regagna ses campements des pays hauts, sur le territoire hollandais.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

LE RIMO RADJA.

(TIGRE ROYAL.)

La vallée de Loeboesokiping se trouve au centre de l'île de Sumatra, presque au pied de l'Ophir, la plus haute montagne de l'archipel Indien; elle est élevée de trois ou quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et bien qu'elle soit sous la ligne équatoriale, il y règne une grande fraîcheur durant la nuit; pendant le jour, la chaleur est aussi très-modérée dans les habitations.

Au milieu de la vallée s'élève le Benting (redoute bâtie à l'indienne), environnée de sept enceintes de bambous, distancées de six pieds l'une de l'autre, et dont les intervalles sont plantées de randjoes et remplies de débris de verre, pour mettre la garnison à l'abri des surprises d'une population hostile dont les pieds sont habituellement nus, même à la guerre,

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

et qui menace de se soulever à chaque instant.

Depuis un mois, un tigre royal semait l'épouvante dans la vallée où il avait déjà fait nombre de victimes humaines. Une croyance populaire du pays, croyance que j'ai retrouvée dans l'Amérique du Sud, assure que le tigre qui a goûté de la chair humaine, ne chasse plus que l'homme : aussi la terreur était grande, et les Malais n'osaient plus sortir de leurs villages qu'armés et en nombre suffisant pour faire tête à leur ennemi.

Cependant, malgré ces précautions, le nombre des victimes augmentait, et on avait à déplorer la mort de vingt-deux personnes, quand arriva l'événement que je vais raconter, et qui mit fin à cette situation déplorable, après avoir porté la frayeur à son comble.

Radja-Stinga-Hari, l'ancien chef de la vallée de Loeboesokiping avait été l'un des ennemis le plus acharnés des Hollandais, et l'un des derniers défenseurs de cette partie du territoire. D'une bravoure et d'un courage à toute épreuve, il avait aussi un orgueil farouche. Pour ne pas subir la domination étrangère qui lui offrait cependant de belles conditions, il préféra s'éloigner du pays et vivre en proscrit dans la montagne; il avait toujours conservé sur la vallée, malgré son éloignement, une puissante influence qui tenait surtout à la terreur qu'il inspirait par ses menaces contre ceux de ses anciens sujets qui ne seraient pas prêts à le suivre à son premier signal pour massacrer les étrangers.—Mais les occasions ne s'étant pas présentées, et les Hollandais étant assez fortement établis dans cette partie du pays pour

se départir de leur rigueur habituelle, et essayer de l'indulgence, on avait eu l'air d'oublier Stinga-Hari, et de fermer les yeux sur ses menées. Le chef lui-même, paraissant oublier sa haine, s'était marié à l'une des plus jolies filles de la vallée qui, à différentes reprises, lui avait donné asile alors qu'il était proscrit, lui avait porté des vivres dans ses retraites loin des habitations, et l'avait enfin sauvé d'une mort certaine, en lui prodiguant ses soins, lorsqu'après un combat désespéré, il resta sur le champ de bataille couvert de blessures.

Quelque temps avant qu'éclata la révolte du sultan Batipo, que nous avons racontée, Radja-Stinga-Hari, qui devait en être un des principaux chefs, commença à s'absenter fréquemment, et il avait complétement disparu du pays, depuis quelques mois, lorsque sa femme et ses enfants furent dévorés dans leur maison par le Rimo Radja.

Sa femme, qui l'attendait d'un moment à l'autre, avait laissé ouverte, pour faciliter sa rentrée et respirer la fraîcheur de la nuit, la fenêtre que l'on construit dans le toit de l'habitation, dans tous les roema malais : sa maison était entourée d'arbres fruitiers, entre autres d'un immense arbre Doriam, dont les branches basses laissaient pendre au-dessus de la maison ses gros fruits allongés en forme de poire, revêtus d'une dure enveloppe couverte d'épines entrelacées et très-dures; le tigre avait grimpé sur l'arbre, avait suivi une grosse branche qui passait sur le toit, et, se laissant couler le long des roseaux par

PERPUSTAKAAN NASIONAL

la fenêtre ouverte, avait pénétré dans l'intérieur; puis il était ressorti par le même chemin, après avoir déchiré et mis en lambeaux ses quatre victimes, dont on ne trouva que des cadavres informes.

Stinga-Hari ne revint que dans la nuit suivante. — En pénétrant dans cette habitation, qui renfermait toutes ses affections, — où il s'attendait à trouver de longs baisers et de douces caresses, il ne vit plus que des cadavres informes. — Son premier sentiment fut une profonde stupeur, puis la lumière se faisant, une immense douleur envahit son âme, et il passa toute la nuit accablé au milieu de ces restes aimés qui n'avaient plus rien d'humain.

Mais quand le soleil vint éclairer cette scène horrible, il se précipita, fou de rage, hors de sa demeure, jurant de venger les siens par la mort du tigre qu'il voulait tuer de sa main. Se mettant à la tête des hommes du village, il renouvela pendant plusieurs jours des battues et des recherches qui restèrent sans résultat en ce qui touchait le tigre du moins, car le malheureux surprit un secret que nul, jusque-là, n'avait osé lui révéler, et qui peut-être n'était qu'une calomnie, car on ne sut jamais la vérité ; mais qui devait avoir néanmoins un terrible dénoûment. Sa femme, disait-on, avait été la maîtresse du capitaine qui commandait le benting. A cette révélation, Stinga-Hari pâlit affreusement, ses yeux lancèrent un éclair sinistre, sa main saisit son cryst : on crut qu'il allait se précipiter sur celui qui avait prononcé les fatales paroles qui soufflaient sur son bonheur passé. —

PERPUSTAKAAN NASIONAL

Mais l'expression de son visage avait changé tout à coup, ses mains étaient retombées le long de son corps, et un amer sourire, tout chargé de promesses inconnues, tordit sa bouche en éclairant son visage d'une terrible lueur. S'éloignant sans dire une parole, il se dirigea vers le benting, fit demander le capitaine et lui offrit de faire sa soumission complète, à la seule condition qu'il lui viendrait en aide pour tuer le tigre maudit qui avait dévoré sa femme et ses enfants. Le capitaine accéda volontiers à sa demande, et s'occupa immédiatement d'organiser une nouvelle battue, qui ne devait se terminer que par la mort du Rimo Radja. La nuit était venue, Stinga-Hari avait accepté, sans difficulté, l'offre que lui avait faite le capitaine de coucher au fort pour être tout prêt le lendemain à commencer les recherches, lorsqu'on vint leur annoncer que le tigre, stimulé sans doute par la famine que lui imposaient les précautions des Malais, rôdait autour du fort, et qu'il avait même tenté de s'introduire dans les écuries, situées au-dehors des enceintes où étaient les buffles et les chevaux. Le capitaine et Stinga-Hari furent alors se placer sur un des bastions, emportant avec eux une chèvre qu'ils firent bêler en lui tirant les oreilles : le tigre alléché par cette proie qu'il sentait près de lui, franchit les sept enceintes de bambous, et se préparait à sauter le fossé qui le séparait de la redoute, quand le capitaine l'arrêta d'un coup de carabine.

Quoique mortellement blessé, le tigre parvint à franchir de nouveau pour prendre la fuite, les sept

enceintes qu'il avait traversées déjà pour venir à la chasse de la chèvre; mais à la dernière ses forces le trahirent, et il resta étendu sans mouvement sur le sol.

Le capitaine et Stinga-Hari qui gardaient un profond silence, sortirent aussitôt avec une partie de la garnison : un sergent européen s'avança pour achever le tigre; mais celui-ci, redoutable encore malgré ses blessures, se releva d'un bond, et droit sur ses deux pattes de devant, il présentait un aspect si terrible, qu'il fit reculer son adversaire.

Le capitaine s'élança alors sur le tigre et le tua d'un second coup de carabine; pendant que les soldats constataient que le tigre mesurait huit pieds six pouces de la tête à la queue, Stinga-Hari, radieux et le visage comme illuminé, s'était approché du capitaine, et lui plantant son cryst dans le cœur, dit à haute voix : — et moi aussi je suis un Rimo Radja ; mais un Rimo Radja qui tue.—Puis, prenant son élan, il s'enfuit du côté de la forêt; mais il tomba avant d'avoir pu l'atteindre, percé de huit balles qui l'avaient traversé de part en part.

La mort de Stinga-Hari causa une profonde émotion dans les villages, et désorganisa la conspiration dans la vallée, qui laissa passer, sans y prendre part, la révolte du sultan Batipo. Son nom est resté légendaire dans le pays, où l'on dit souvent en parlant d'un homme qui tire une horrible vengeance d'un ennemi : c'est un Rimo Radja.

FIN.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Cie, rue Racine, 26.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

SURADI
TGL 26/11/91

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

